

## Avant propos

Cet ouvrage prolonge un colloque qui s'est tenu à l'IAE Gustave Eiffel de l'Université de Paris-Est Créteil (UPEC) les 9 et 10 mars 2022. Intitulé « Georges Bataille (1897-1962) : pour une critique du management et des sciences de gestion », il était organisé par l'Institut de Recherche en Gestion (IRG sous la co-tutelle de l'UPEC et de l'université Gustave Eiffel de Marne-la-Vallée), l'IAE Gustave Eiffel et la Société de Philosophie des Sciences de Gestion (SPSG).

Le colloque a réuni pendant ces deux jours des écrivains, des universitaires et chercheurs de plusieurs disciplines (gestion, économie, sociologie, philosophie, littérature, histoire, psychanalyse) qui ont dialogué autour de la pensée et l'œuvre de Georges Bataille confrontées au management et aux sciences de gestion. C'est le premier colloque sur ce thème en France et dans le monde.

L'ouvrage reflète le polythématisme de l'œuvre de Bataille et se nourrit de la diversité de ses contributeurs. C'est le premier ouvrage collectif sur Bataille et les organisations en France. Il approfondit les débats et discussions qui ont été menés pendant le colloque. Il n'est surtout pas un achèvement mais au contraire, nous l'espérons, l'ouverture d'un chemin nouveau et un appel à d'autres chercheurs à poursuivre les investigations en sciences humaines et sociales et en gestion à partir de la pensée de Bataille.

Il convient de remercier tous les contributeurs à cet ouvrage qui ont permis sa réalisation et les auteurs qui s'étaient engagés pour et dans le colloque mais qui, pour diverses raisons, n'ont pas pu participer à cette publication collective : Marco Donato, Eugène Enriquez, Aurore Giacomel et Stephen Linstead.

Nous exprimons également notre plus vive gratitude à la direction de l'IRG, en particulier, sa directrice Emmanuelle Dubocage, son

directeur adjoint Alain Debenedetti et sa précédente directrice adjointe, Amina Béji-Bécheur, à la direction de l'IAE et son directeur, Christophe Torset, à Cécilia Chapuy-Delille, assistante de l'IRG, qui a fourni un appui logistique décisif pour l'organisation du colloque et aux doctorant.es de l'IRG et étudiant.es du Master Management des établissements de santé qui ont facilité sa tenue.

Nous remercions aussi le CA de la SPSG et en particulier son président, Erwan Lamy pour son appui logistique, Mathias Béjean et Dejan Ristic qui ont contribué à la médiatisation du colloque, Julienne Brabet qui a prêté sa voix à une communication sur l'amour selon Bataille et Tania Webster qui a apporté son concours aux traductions des résumés des articles.

Que Christian Limousin, Monika Marczuk et Michel Surya reçoivent, enfin, nos remerciements les plus chaleureux pour leurs conseils et informations sur Bataille.

Selon les formules habituelles, rappelons que les imperfections de l'ouvrage ne sont le fait que des contributeurs et, en premier lieu, des deux coordinateurs de l'ouvrage, vos serviteurs.

François De March et Jean-Paul Dumond

## Préface

# Bataille dans les sciences de gestion ?

*François De March (IRG, Université Paris-Est Créteil)*

La pensée de Georges Bataille n'a quasiment jamais été sollicitée en sciences des organisations<sup>1</sup> en France. Elle l'a été un peu plus dans les pays anglo-saxons avec les « *critical management studies* » (CMS) surtout dans le courant postmoderniste. Il est vrai que l'auteur de *L'Érotisme* et de *L'Expérience intérieure* semble très éloigné des problèmes de l'entreprise. Pourtant, sa pensée paradoxale a interrogé explicitement plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales auxquelles les sciences de gestion, selon plusieurs auteurs<sup>2</sup>, revendiquent d'appartenir : la politique dans les nombreux articles de l'entre-deux guerres et dans *La Part maudite* et *La Souveraineté* après-guerre mais aussi l'économie dans *La notion de dépense* et *La Part maudite*. La sociologie, l'anthropologie, l'histoire et la psychologie ont aussi été souvent sollicitées. Le thème du travail est enfin très présent dans son œuvre mais il est vrai de façon étrangement paradoxale puisque son histoire doit être pensée, selon lui, en contrepoint de celle de l'érotisme. Les sciences de gestion étaient balbutiantes à l'époque où il écrivait. Georges Bataille a pourtant fortement influencé des auteurs de la « French Theory »<sup>3</sup> souvent référés par les études critiques en ma-

1 Les termes de sciences de gestion, sciences des organisations, science de l'administration sont des vocables nationaux ou régionaux abordant des problèmes semblables (Martinet, Pesqueux, 2013, p. 23).

2 Cf. Martinet, Pesqueux, 2013 ; Hatchuel, 2007.

3 Ce terme rassembleur d'auteurs des années 1960-1970 ne correspondait pas à la réalité car ils avaient beaucoup de différences entre eux : Michel Foucault, Jean-François Lyotard, Jean Baudrillard, Jacques Derrida, Jacques Lacan.

nagement à la différence de Bataille lui-même. Foucault par exemple disait :

*« J'ai longtemps été la proie d'un conflit mal résolu entre, d'un côté, ma passion pour Blanchot et Bataille, et, de l'autre, mon intérêt pour certaines études positives comme celles de Dumézil et de Lévi-Strauss. Toutefois, ces deux orientations – dont le problème religieux constitue peut-être l'unique dénominateur commun – ont à vrai dire également concouru à ce que je sois amené à penser la dissolution du sujet. »* (Cité par Habermas, 1988, p. 281-282)

Bien que Bataille, l'iconoclaste, ait été peu sollicité par les CMS, il est remarquable que dans un ouvrage récent (Jensen et Wilson, 2014), il a été inclus parmi les « géants » sur les épaules desquels les études organisationnelles (*organization studies*) peuvent s'appuyer, à côté de Cyert et March, Zygmunt Bauman, Maria B. Calas et Linda Smircich, Peter Drucker, Henri Fayol, Mary Parker Follett, Erving Goffman, Alvin Gouldner, Gunnar Myrdal, Karl Weick... L'article sur Bataille (Rehn et Lindahl, 2014) cite plusieurs auteurs que Bataille a fortement influencés : Foucault, Derrida, Lacan, Agamben, Nancy, Baudrillard, Caillois... Il insiste sur le fait que Bataille fait plus que développer une position critique, il développe une position transgressive en nous montrant comment aller au-delà des limites du savoir : « *Du point de vue des études en management, aucun mouvement ne peut être plus important aujourd'hui.* » (Rehn et Lindahl, 2014, p. 29, trad. par moi)

Notre ouvrage veut répondre à ce paradoxe et même réparer une injustice, surtout dans le contexte français. Nous espérons montrer que la pensée de Bataille présente un intérêt majeur pour les sciences de gestion. Pour évaluer cet intérêt, nous allons en donner une vue d'ensemble et tenter de l'architecturer avant de nous interroger sur son « usage » pour une analyse critique de situations de gestion. Préalablement, on rappellera les grandes étapes de « l'œuvre » peu séparables de la vie de l'auteur.

## **L'œuvre en apparence disparate de Georges Bataille**

Les premiers écrits apparaissent à la fin des années 1920 avec *Histoire de l'œil*, un premier roman paru sous le pseudonyme de Lord Auch, qu'on pourrait qualifier à première vue de pornographique, mais qui mélange des aspects biographiques et psychanalytiques et des thèmes proches du surréalisme. Bataille écrit l'ouvrage en même temps qu'il

suit une psychanalyse avec le Docteur Adrien Borel, encouragé par celui-ci. D'autres écrits suivent. Certains sont publiés comme *L'anus solaire* (petit texte parodique à connotations érotiques) ou *l'Amérique disparue* (qui évoque pour la première fois les sacrifices aztèques) ou des textes ethnographiques ou de numismatique (Bataille ayant été, à la suite de sa sortie de l'école des Chartes, affecté au cabinet des médailles de la BNF). D'autres ne seront publiés qu'à titre posthume malgré leur importance théorique comme les textes polémiques avec André Breton et les surréalistes autour de l'interprétation de l'œuvre de Sade et dans lesquels Bataille précise pour la première fois ce qu'il appelle « l'hétérologie ». Il commence aussi, de 1929 jusqu'en 1930, une longue série d'articles dans la revue *Documents* (revue d'art, d'archéologie et d'ethnographie) dans laquelle il subvertit l'objet de la revue sur un mode souvent parodique pour mettre en scène des éléments hétéroclites et donc « hétérogènes » : « Chameau », « Le gros orteil », « Poussière », « Abattoir », « Soleil pourri », « Les Pieds Nickelés » ... À partir de 1931 jusqu'en 1934, il collabore à *La critique sociale*, revue regroupant des communistes et d'autres militants antistaliniens autour de Boris Souvarine, ancien dirigeant du PCF exclu du parti. Bataille y rencontre en particulier la philosophe mystique chrétienne, Simone Weil<sup>4</sup>. Il publie plusieurs articles importants : « La notion de dépense » qui explique le caractère central de la dépense improductive dans l'histoire humaine, « Le problème de l'État » qui montre une évolution convergente des États fascistes et communistes staliniens vers une négation des libertés démocratiques et un caractère autocratique et « La structure psychologique du fascisme » dans lequel l'opposition entre homogénéité et hétérogénéité au sens de l'hétérologie (« science du tout autre ») donne une interprétation du phénomène fasciste. De 1935 à 1936, il crée avec André Breton et les surréalistes un groupe « Contre-Attaque » Union de lutte des intellectuels révolutionnaires qui publie des tracts anti-fascistes rédigés la plupart du temps par Bataille lui-même. Après la dissolution du groupe, il constitue une société secrète, *Acéphale*, qui est aussi le nom de la revue publiée de 1936 à 1939 avec Georges Ambrosino, Pierre Klossowski et à laquelle participent aussi André Masson, Jean Wahl, Roger Caillois, Jules Monnerot, Michel Leiris... Les articles sont centrés sur Nietzsche qu'il s'agit de retirer des références fascistes. Se constitue également un « Collège de sociologie » avec essentiellement Bataille, Caillois et parfois Leiris. Il donnera lieu à de nombreuses conférences d'auteurs divers (Hollier, 1995). Son objet est la « sociologie sacrée » (« Déclaration sur la fondation

4 Emmanuel Gabellieri, que je remercie, m'a proposé de désigner Simone Weil, si atypique, comme « une philosophe d'un christianisme mystique élargi à toutes les grandes religions et spiritualités ».

d'un Collège de Sociologie », Hollier, 1995, p. 27) que Bataille définira comme « *l'étude non seulement des institutions religieuses mais de l'ensemble du mouvement communal de la société* », soit toutes les activités « *créatrices d'unité* » (Hollier, 1995, p. 36).

La guerre mettra fin à ces activités de groupe. Commence alors la rédaction et la publication d'un ensemble d'essais que Bataille voulait regrouper sous l'appellation de *Somme athéologique*. Elle se compose de *L'Expérience intérieure* publiée en 1943 (texte fragmentaire relatant des expériences mystiques athées mais ayant une portée philosophique car conduisant au non-savoir à travers l'extase), *Le Coupable* publié en 1944, *Méthode de méditation* publiée en 1947 qui introduit la notion de souveraineté (ce qui est au-delà de l'utile) et d'opération souveraine et *Post-Scriptum* (1953) et enfin *Sur Nietzsche*. Ces divers textes sont une explication critique avec le rationalisme de Descartes et surtout avec le savoir absolu de Hegel montrant qu'il conduit en définitive au non-savoir pour finir par une valorisation de la pensée nietzschéenne ordonnée à la chance, au jeu et au hasard.

Un deuxième ensemble d'essais recherche dans l'histoire des sociétés ces phénomènes hétérogènes, ces quêtes des expériences intérieures et de l'impossible : c'est *La Part maudite* composée de trois tomes. Le premier, *La Consumption* (1949a) précédé de « *L'économie à la mesure de l'univers* » (1946) avait, dans un premier temps, donné lieu à une première version non publiée, *La limite de l'utile* (1939-1945), qui représente une contribution importante non redondante avec *La Consumption*. Ce premier tome mélange des réflexions théoriques sur l'excès d'énergie qui parcourt l'univers et qui nécessite une dépense improductive pour éponger ces excédents et un aperçu historique sur la place de cette dépense improductive dans les diverses sociétés jusqu'à la période contemporaine. *L'Histoire de l'érotisme* (1950-1951) jamais publié, ensemble de travaux préparatoires à *L'Érotisme* (1957a), est le second tome qui rend compte de cette expérience intérieure que représente l'érotisme, « *approbation de la vie jusque dans la mort* » qui toujours s'oppose à l'utile et donc au travail. Quant à *La Souveraineté* (1956a), troisième tome publié seulement par fragments, il évoque tous les aspects théoriques de cette notion centrale pour Bataille, suivis par une longue discussion sur la signification et les impasses du communisme stalinien comme « *souveraineté négative* » alors que les révolutions qui l'amènent au pouvoir ne sont possibles que par l'effondrement de sociétés féodales (qui pratiquent la souveraineté) et jamais de sociétés bourgeoises démocratiques. Bataille qui, avec la guerre, a abandonné ses activités dans des groupes politiques ou « religieux » crée la revue *Critique* en 1946 qui sera d'une exceptionnelle longévité car elle

existe toujours 77 ans plus tard<sup>5</sup>. Il s'agit d'une « *revue représentant l'essentiel de la pensée humaine prise dans les meilleurs livres* » (déclaration au *Figaro Littéraire* du 17 juillet 1947 citée par Michel Surya, 1992, p. 450). Son caractère pluridisciplinaire représente ce que Michel Surya appelle la « *politique générale* » de Bataille (*ibid.*, p. 449) qui, loin d'être un engagement dans tel ou tel parti, consiste à « *vivre les événements de façon plus consciente* » (*ibid.*, p. 451).

En 1955, Bataille publie *Lascaux ou la naissance de l'art* qui ne doit pas être lu de façon séparée de ses ouvrages précédents et de ceux qui suivront. C'est la naissance de l'humanité que *Lascaux* décrit. En peignant, l'homme se sépare de l'animal mieux encore qu'avec le travail et l'outillage qui ont précédé la naissance de l'art. Le jeu apparaît aussi avec l'art. On voit bien la composition de cette « *histoire universelle* » dont Bataille pose ici une pierre supplémentaire après *La Part maudite* qui a dessiné cette histoire économique paradoxale (celle de la dépense improductive) puis *L'Erotisme* qui insiste sur la naissance des interdits protégeant le travail et les sociétés humaines de la violence. Dans *Lascaux*, ces thèmes de l'interdit, de la connaissance de la mort, du jeu et du travail sont composés ensemble.

La même année que *Lascaux*, Bataille publie *Manet* qui pourrait être le deuxième volume de son esthétique. C'est une autre naissance que Bataille célèbre, celle de la peinture moderne. Manet dans sa peinture s'est séparé du sujet, même quand il peint des événements historiques comme *L'exécution de Maximilien* :

« (...) C'est expressément à Manet que nous devons attribuer la naissance de cette peinture sans autre signification que l'art de peindre qu'est la "peinture moderne". » (Bataille, 1955b, p. 131)

Ce que la peinture de Manet inaugure c'est une souveraineté qui n'est pas représentation de souveraineté divine ou royale comme la peinture du passé. Cette souveraineté s'exprime dans « *le silence de l'art* » (*ibid.*, p. 135), dans cette « *royauté secrète (...) qui apparut dans l'Olympia, qui est la grandeur de L'Exécution de Maximilien* » (*ibid.*). Cette souveraineté appartient « *à la passion de celui qui atteint en lui-même une région de silence souverain, dans laquelle sa peinture est transfigurée, et que cette peinture exprime* » (*ibid.*).

Car « *ce qui est sacré est désormais muet* » :

« *Ce monde-ci ne connaît qu'une transfiguration intérieure, silencieuse, en quelque sorte négative : il m'est possible d'en parler, mais c'est parler d'un silence définitif.* » (*Ibid.*)

<sup>5</sup> Sur *Critique*, cf. Patron (1999 ; 2021).

On retrouve cette question du silence évoqué dans *L'Expérience intérieure* et à la fin de *La Consumation*.

L'ouvrage suivant traite aussi d'art, mais d'art littéraire. *La Littérature et le mal* publié en 1957 regroupe un ensemble d'études consacrées à Emily Brontë, Baudelaire, Michelet, William Blake, Sade, Proust, Kafka et Genet. Bataille y illustre à nouveau ses thèmes favoris. L'avant-propos indique ce qui était son objectif, « *dégager le sens de la littérature* » (Bataille, 1957b, p. 171), qui est d'être l'expression du « Mal » qui a la valeur souveraine. La « connaissance du Mal » permise par l'authentique littérature commande une morale (une « hypermorale » écrit Bataille, « pas l'absence de morale ») fondée sur la loyauté car « *la littérature est communication* » (*ibid.*), « communication intense ». Il y avait, comme avec la peinture moderne, une « révolution » littéraire dont Bataille souhaite rendre compte.

Il continue ensuite d'écrire des articles et publie *Le Procès de Gilles de Rais* en 1959. Gilles de Rais, maréchal de France, contemporain de Jeanne d'Arc dont il représente le tragique et criminel contrepoint est jugé en septembre-octobre 1440 et exécuté le 26 octobre pour avoir violé et tué de nombreux enfants des deux sexes. Bataille écrit :

« *Le crime est le fait de l'espèce humaine, il est même le fait de cette seule espèce, mais il en est surtout l'aspect secret, l'aspect impénétrable et dérobé (...)* Et devant les crimes de Gilles de Rais, nous avons le sentiment, fût-il trompeur d'un sommet. Sa noblesse, son immense fortune et ses hauts faits, sa mise à mort en face d'une foule scandalisée, troublée toutefois par tant d'aveux, de larmes, de remords, achèvent de lui faire une apothéose (...) L'émotion populaire fut le contrecoup de l'excès qui avait commandé un destin que jamais le calcul ne domina. Gilles de Rais est un criminel tragique : le principe de la tragédie est le crime et ce criminel fut, plus qu'un autre, peut-être que tout autre, un personnage de tragédie. » (Bataille, 1959a, p. 277-278)

On voit que l'excès, la transgression des interdits et le rejet de toute raison instrumentale conduisent aussi à la monstruosité tragique.

En 1961, Bataille publie son dernier ouvrage, *Les Larmes d'Eros*, qu'il a eu bien du mal à terminer, accablé par une maladie de plus en plus invalidante sur le plan intellectuel, une artériosclérose cérébrale dont il décédera finalement le 8 juillet 1962. Dans cet ouvrage, il revient sur la question de l'érotisme, son opposition au travail et aux interdits (mais sans interdits il n'est pas d'érotisme fondé sur leur viol). Il insiste sur le caractère tragique, associé à la démesure et à la mort, de



l'érotisme dans ses formes cruelles (Sade, Erzsébeth Báthory, Gilles de Rais) et ses représentations dans l'histoire de la peinture :

« *L'ambiguïté de cette vie humaine est bien celle du fou rire et des sanglots. Elle tient à la difficulté d'accorder le calcul raisonnable, qui la fonde, avec ces larmes... Avec ce rire horrible...*

*Le sens de ce livre est, en un premier pas, d'ouvrir la conscience à l'identité de la "petite mort" et d'une mort définitive. De la volupté, du délire à l'horreur sans limites.* » (Bataille, 1961, p. 577)

L'érotisme tragique a un sens religieux parce que les religions énoncent des interdits qui donnent toute sa valeur à leur transgression et le Dieu de la transgression et de la fête, c'est Dionysos alors que le christianisme, « *favorable au monde du travail* », condamne l'érotisme et la jouissance.

Il faut enfin évoquer les romans, nouvelles et poèmes de Bataille représentant environ le sixième de l'œuvre, publiés sous pseudonymes de son vivant (Bataille, *O.C. T. III*) ou à titre posthume (Bataille, *O.C. T. IV*), qui tous mettent en scène un érotisme noir et transgressif mêlant l'angoisse, la souffrance et la jouissance, la parodie, le jeu, la mort, le sacrilège et le crime : *Madame Edwarda* en 1942 et 1957 pour sa préface importante, *Le Petit* en 1943, *L'Archangélique* en 1944, *L'Impossible* en 1947, réédité et augmenté d'une préface en 1962, *La Scissiparité* et *L'Abbé C.* en 1949, *L'Être indifférencié n'est rien* en 1954 et enfin *Le bleu du ciel* en 1957 (mais écrit en 1935), sans doute le plus beau roman de Bataille mêlant l'érotisme des corps et des cœurs à une politique antifasciste, montrant la dangereuse séduction que le fascisme pouvait susciter. Parmi les ouvrages publiés à titre posthume, on trouve *Le mort*, *Julie* et *La maison brûlée* écrits vers 1943-1944, *La tombe de Louis XXX* écrit vers 1954 et *Divinus Deus* composé vers 1955 comprenant le récit incestueux *Ma mère*.

## Une œuvre ordonnée au désordre

La difficulté avec Bataille, et ce qui rend son œuvre complexe pour de nombreux lecteurs, vient de ce que Robert Sasso (1978a) a appelé « *une œuvre ordonnée au désordre* » (p. 37). C'est pourquoi « *Lire Bataille, c'est nécessairement lire tout Bataille* » (Sasso, 1978a, p. 40). Plans et brouillons multiples, notes, aphorismes, textes inachevés et régulièrement abandonnés, mélanges de registres d'écriture différents (récits, poésie, textes théoriques) parfois dans le même ouvrage, textes disparates avec abandon volontairement assumé des développements

explicatifs, multiplicité des thèmes abordés sans transitions : ce désordre apparent, que Bataille a avoué régulièrement, a parfois été interprété comme son incapacité à travailler et à ordonner sa pensée comme lui-même a pu l'écrire. En réalité, Bataille a aussi mis en avant cette méthode « désordonnée » comme exprimant la « rigueur de sa pensée ». Le désordre serait alors un choix délibéré pour écrire une œuvre en dehors des standards de la rationalité discursive :

*« Le désordre des écrits est la méthode qui ordonne la pensée à ce qui l'excède et la fonde. »* (Sasso, 1978a, p. 49)

Pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'ouvrir la pensée à tout ce qui rompt les enchaînements causaux de la rationalité visant à enfermer le réel dans ses chaînes logiques. Le désordre des écrits de Bataille renvoie malgré tout à un centre répété de multiples façons, permettant de comparer son œuvre « à celle de tout penseur authentique » (*ibid.*, p. 51) comme Bergson l'écrivait :

*« Un philosophe digne de ce nom n'a jamais dit qu'une seule chose : encore a-t-il plutôt cherché à la dire qu'il ne l'a dite véritablement. »* (Bergson, 1950, p. 122-123)

Ainsi, à travers les multiples notions (pas des concepts figés et réifiant) que mobilise Bataille dans son œuvre, il y a un « système de pensée (...) parce que toutes les notions sont co-ordonnables, mais ce système est en fait "non-système" dans la mesure où il n'a aucune limite, aucun commencement et aucune fin : il est à proprement parler, et pour reprendre un qualificatif de Bataille lui-même, inachevable » (Sasso, 1978a, p. 168).

L'unité des thèmes de Bataille à travers toutes ces notions qui se renvoient l'une à l'autre, qui glissent de l'une à l'autre est à la fois ontologique et anthropologique. Les évoquer sans ordre particulier permet de montrer comment ils peuvent nourrir et nourrissent déjà des réflexions et analyses de situations de gestion.

## Notions batailliennes et sciences de gestion

### *L'excès et la dépense*

Sur le plan ontologique, c'est la notion d'*excès* qui est la plus caractéristique, excès associé à une autre notion, celle de *dépense*. Cette ontologie peu orthodoxe s'énonce sous l'intitulé d'une « économie générale », elle-même n'ayant rien à voir avec ce que la science économique désigne ainsi (la macroéconomie). Il y a d'une part « *l'erreur fondamentale du sol immobile* » (Bataille, 1939-1945, p. 187) et l'idée qu'il n'y a pas de substance fixe de l'être mais un devenir héraclitéen perpétuellement changeant. Mais surtout, l'être est toujours marqué par l'excès, un excès d'énergie qui a une valeur cosmique et qui explique les explosions d'étoiles, les trous noirs et leur mouvement d'expansion cataclysmique dans l'univers. Sur terre, c'est l'action du soleil et de son rayonnement unilatéral qui engendre un excès d'énergie à la source de toute vie sur la planète et qui demande à être dépensée en pure perte car l'énergie produite est toujours excédentaire par rapport à celle qui est dépensée pour la reproduction des espèces végétales, animales et de l'homme lui-même. Donc, le problème anthropologique est de trouver une dépense improductive pour éponger ces excédents qui ne soit pas catastrophique pour l'homme, comme peuvent l'être les guerres, le chômage ou les destructions d'entreprises. De façon générale, les politiques d'économie au sens restreint, à savoir de réduction des coûts et d'austérité, qui cherchent à minimiser les dépenses improductives, que le capitalisme contemporain privilégie, ont en général un effet inverse de ceux souhaités en créant du chômage et des faillites d'entreprises. Les recherches de performance financière chères aux sciences de gestion peuvent donc être critiquées. L'ontologie de l'« économie générale » et de l'excès a déjà amené certains auteurs à s'interroger sur leurs conséquences sur les organisations et sur la théorie des organisations (Rehn et O'Doherty, 2007). Molly Painter-Morland (2017) a remis en cause la conception calculatrice, soucieuse d'abord d'économies face à la rareté supposée des ressources, du management. Omid Nodoushani a montré comment la théorie de l'« économie générale » ouvrait sur « *une théorie intrigante de l'entreprise centrée sur l'écologie* » :

« *Pionnier du postmodernisme avant l'heure, les vues controversées de Bataille dans sa théorie de l'économie générale représentent une alternative au système de valeur utilitariste dans la pensée économique et gestionnaire.* » (Nodoushani, 1999, p. 342, trad. par moi)

De façon encore plus extensive, Borgerson et Rehn (2004) se sont appuyés sur la théorie de l'« économie générale » et de l'excès pour engager une réflexion critique sur le dépassement qu'elle permet des conceptions dualistes et fluides des théories du genre et de la « race » dans les organisations. De même, selon Styhre (2002), cette théorie de l'économie générale permet de rendre compte du développement des technologies de l'information et de la communication. Celles-ci induisent un rapport différent à l'économie parce qu'elles sont basées sur la pléthore et l'excès d'informations et non sur la rareté des ressources comme les technologies antérieures.

Et ce que Bataille appelle les dégradations de la dépense consistant à réintégrer dans le cycle économique des activités à l'origine improductives est typique du « capitalisme mûr » actuel ainsi que l'évoque Eric Gautier dans cet ouvrage (5<sup>e</sup> partie, chapitre 4) à propos de la responsabilité sociale et environnementale (RSE). En revanche, François L'Yvonnet rappelle la critique adressée par Baudrillard à Bataille qui aurait « naturalisé » Mauss (2<sup>e</sup> partie, chapitre 2) et Andreu Solé (3<sup>e</sup> partie, chapitre 4) pense que l'« économie générale » est un appel à une révolution festive.

### ***Anti-utilitarisme et critique du travail***

L'« économie générale » et la notion de dépense sont également une critique de l'utilitarisme, base de la théorie de l'« économie restreinte » et du courant dominant dans les théories des organisations.

L'utilitarisme, qui conduit à privilégier voire à ne considérer que les activités humaines qui ont un objectif, une utilité sociale ou individuelle et sont mesurables, est mis en cause par cette dépense inutile (dépense souhaitée par les hommes même s'ils n'en ont pas toujours une pleine conscience). Le chapitre d'Emmanuel Gabellieri comparant l'anti-utilitarisme de Bataille avec celui de Simone Weil (2<sup>e</sup> partie, chapitre 3) est éclairant de ce point de vue. La réduction de l'utile à la satisfaction de besoins par la fourniture de biens matériels amène à la critique de la conception objective du bien-être comme richesse matérielle dans les théories du développement durable (Painter-Morland, Demuijnck et Ornati, 2017). L'opposition aux valeurs individuelles capitalistes (*l'homo-œconomicus*) permise par l'économie générale dans la continuité plus radicale de Durkheim, Bouglé et Mauss est développée par Sorensen (2002).

Mais la domination de l'utile s'exprime surtout à travers la dimension anthropologique du travail qui s'oppose à toutes les dépenses

inutiles comme l'érotisme, le rire et le jeu. La critique bataillienne du travail et son opposition au jeu est développée par Frédéric Porcher en montrant qu'il s'agit d'une relation dialectique au sens de la dialectique négative d'Adorno (4<sup>e</sup> partie, chapitre 3). Mais le jeu mis en avant en sciences de gestion ou en économie est à l'opposé du jeu désintéressé de Bataille comme le montre la contribution de Christian Walter (5<sup>e</sup> partie, chapitre 3). Le travail qui résulte de la découverte des outils par les hommes les transforme eux-mêmes en outils et représente le centre de leur vie au détriment de ce que Bataille appelle la souveraineté. Mais historiquement, la relativisation du travail passait par l'existence de fêtes régulières, Progressivement, celles-ci ont disparu des sociétés modernes. Michèle Richman plaide pour un retour de celles-ci permettant une alternance entre travail et fêtes et par là-même une re-fonte du lien social substituant à l'*homo æconomicus* ce qu'elle appelle « l'*homo interruptus* entre travail et intimité » (3<sup>e</sup> partie, chapitre 1).

### ***Hétérologie, part maudite et homme « entier »***

Sur le plan anthropologique, c'est le thème de l'unité de l'homme<sup>6</sup> que Bataille appelle aussi l'homme entier, mais pas d'un homme purement rationnel, d'un homme qui a une « part maudite », « hétérogène », c'est-à-dire inassimilable par l'appropriation intellectuelle ordonnée habituelle : l'érotisme, la perversion, le rire, les larmes, les excréments, les sacrifices, les automutilations, les orgies, l'urine, les ongles et les cheveux, les doigts de pieds, la prostitution, le sang menstruel et tout ce qui est regardé par la pensée rationnelle comme bas, sale et laid, comme déchets et qui ne peut rentrer dans le monde platonicien des Idées, c'est-à-dire dans l'être, à moins d'être purifiés intellectuellement. La science et la philosophie classique ne peuvent que tenter d'homogénéiser ces éléments hétérogènes, ce que font les sciences de gestion, la plupart du temps en ne les évoquant pas. Le chapitre de De March (4<sup>e</sup> partie, chapitre 2) montre que les éléments hétérogènes que le management moderne a cherché à faire disparaître reviennent sous la forme des suicides au travail, véritables retours à des sacrifices humains. Déjà, tous les rapports, décisions et préconisations multiples d'instances gouvernementales ou législatives sur la prévention des risques psycho-sociaux en France dans les années 1990-2000 montraient que leurs échecs pouvaient être expliqués en s'appuyant sur la pensée de Bataille (De March, 2016). Cette pensée, profondément anti-idéaliste, matérialiste envisage les êtres humains dans leur totalité insécable (le

6 « J'ai tout sacrifié à la recherche d'un point de vue d'où ressorte l'unité de l'esprit humain. » (Bataille, 1957a, p. 12)

beau et le laid, le bien et le mal, le rationnel et l'irrationnel, le comique et le tragique, la vie et la mort, la création et la destruction).

Cette unité anthropologique appelle une posture interdisciplinaire comme dans *La Part maudite – La Consumption* :

*« Ce premier essai aborde en dehors des disciplines particulières un problème qui n'a pas encore été posé comme il doit l'être, à la clé de tous ceux que pose chaque discipline envisageant le mouvement de l'énergie sur la terre, – de la physique du globe à l'économie politique, à travers la sociologie, l'histoire et la biologie. Ni la psychologie, ni généralement la philosophie ne peuvent d'ailleurs être tenues pour indépendantes de cette question première de l'économie. Même ce qui peut être dit de l'art, de la littérature, de la poésie est en rapport au premier chef avec le mouvement que j'étudie : celui de l'énergie excédante, traduit dans l'effervescence de la vie. »* (Bataille, 1949a, p. 20)

De même, présentant la revue *Critique* qu'il vient de créer, Bataille écrit :

*« Il faudrait que la conscience humaine cesse d'être compartimentée. Critique cherche les rapports qu'il peut y avoir entre l'économie politique et la littérature, entre la philosophie et la politique. »* (Extrait d'un entretien au *Figaro Littéraire* cité par Surya, 1992, p. 450)

Jean-François Chanlat dans cet ouvrage (3<sup>e</sup> partie, chapitre 2) souligne l'importance de la pensée de Bataille pour élargir une vision anthropologique du management et promouvoir une perspective interdisciplinaire sur les organisations.

### **Psychanalyse et pulsion de mort**

La notion de dépense a été élaborée par Bataille non seulement à la suite des travaux de Mauss sur le don (1925) mais aussi en relation avec la psychanalyse freudienne. Le rapport de Bataille à Freud est critique. Il considère que le principe de plaisir de Freud est un « leurre au service de l'utile » (1933a', p. 148) qui exclut le plaisir violent :

*« La considération du temps a substitué à la représentation positive du plaisir désirable un principe de conservation d'un état prétendu agréable, qui est seulement un état non pénible (...) Les théories psychologiques négatives (Fechner, Freud) qui représentent le plaisir comme la libération d'une excitation*

*gênante (...) expriment cette substitution inconsciente sous une forme prétendue scientifique. » (Ibid., p. 149)*

Dans un article ultérieur (Bataille, 2005), Bataille, qui reprenait une conférence qu'il avait faite, invité par Lacan, devant un parterre de psychanalystes, faisait l'hypothèse d'une équivalence entre le plaisir et le jeu. Il rappelait son opposition à la conception négative freudienne du principe de plaisir et évoquait le lien entre le jeu et « l'instinct de mort ».

Koichiro Hamano (2004, p. 35-44) a montré que Bataille, pour l'élaboration de sa notion de dépense, était redevable au dualisme freudien, notamment entre pulsion de vie et pulsion de mort, mais concernant cette dernière, plus que le retour à l'inanimé et l'inorganique, ce sont les pulsions d'auto-destruction (pulsion de mort pure du mélancolique) et de destruction sadique (pulsion de mort contrariée par la pulsion de vie et retournée contre un autre) qui sont sollicitées dans la notion de dépense et le principe de la perte.

Lacan, qui avait été proche sur le plan personnel de Bataille, avait repris certaines des notions batailliennes dans ses propres concepts, notamment ceux de jouissance et d'impossible. Il avait aussi été influencé par les analyses de Bataille sur l'hétérologie, Sade et la transgression ainsi que le rappelle Elisabeth Roudinesco dans cet ouvrage (1<sup>re</sup> partie, chapitre 2). Concernant la pulsion de mort, Lacan débordait l'énergétique freudienne du retour à l'inanimé et écrivait, dans une certaine proximité avec Bataille<sup>7</sup>, influencé par le discours sadien, qu'elle devait être « *articulé(e) comme pulsion de destruction, pour autant qu'elle met en cause tout ce qui existe. Mais elle est également volonté de création à partir de rien, volonté de recommencement* » (Lacan, 1986, p. 251)<sup>8</sup>.

## L'érotisme

L'érotisme, autre figure de la dépense, que Bataille opposait au travail et auquel il a consacré plusieurs ouvrages et articles, lui permet de penser l'amour (érotisme des cœurs) et la sexualité en dehors des objectifs de reproduction (érotisme des corps). Sur le premier plan, une critique des sites numériques de rencontre en pleine expansion (Noël-Lemaitre

<sup>7</sup> Le rapport entre la mort nécessaire et la naissance est évoquée ainsi dans *La Part maudite I. La consommation* : « (...) la mort répartit dans le temps le passage des générations. Elle laisse incessamment la place nécessaire à la venue des nouveau-nés et nous maudissons bien à tort celle sans qui nous ne serions pas. » (Bataille, 1949a, p. 41).

<sup>8</sup> Pour les rapports entre Bataille et Lacan, cf. Lippi (2008).

dans cet ouvrage 4<sup>e</sup> partie, chapitre 4) est alors possible. Sur le second plan, la sexualité dans les organisations (y compris le travail du sexe) est évoquée par De March (2014a ; 2014b) en pensant historiquement la dialectique interdits-transgression et par Brewis et Linstead (2000) sollicitant la pensée de l'abject (selon Kristeva, 1980 et Bataille, 1970b). L'interview de Catherine Millet (4<sup>e</sup> partie, chapitre 5) revient sur cette question de l'érotisme à travers l'art, la littérature et ses propres récits. Mais Bataille nous a prévenus contre une fausse interprétation de sa pensée de l'érotisme :

*« Je tiens d'abord à préciser à quel point sont vaines ces affirmations banales, selon lesquelles l'interdit sexuel est un préjugé dont il est temps de se défaire. »* (Bataille, 1956d, p. 10)

De même, par rapport à d'autres interdits comme celui du meurtre, de l'anthropophagie ou de l'exploitation de l'homme par l'homme, il écrit :

*« Je n'oppose rien à ces principes ; et même je hais ceux qui les observent mal (d'ailleurs en règle générale, ils les révèrent d'autant qu'ils les enfreignent). Mais c'est là du mysticisme, et c'est de l'hypocrisie. L'exploitation de l'homme par l'homme, pour haïssable qu'elle soit, est donnée dans l'humanité. Même, l'anthropophagie, quand c'est l'usage, coexiste avec l'interdit dont elle est la violation rituelle. »* (Bataille, 1953b, p. 233)

### **Le rire, le jeu et la chance**

La question du rire est essentielle parce que *« le rire est une manière de se taire, parce que devant le néant, il n'y a rien à dire et rien à savoir »* (Sasso, 1978a, p. 142) :

*« Le rire est le saut du possible dans l'impossible – et de l'impossible dans le possible. »* (Bataille, 1944, p. 346)

*« Le rire éperdu sort de la sphère accessible au discours, c'est un saut qui ne peut se définir à partir de ses conditions. »* (Ibid.)

*« L'échec du langage se traduit, de plusieurs façons, par des réactions physiologiques positives – dont la plus humaine est le rire. »* (Ibid., p. 565)

Le rire est aussi une figure de la destruction, de l'auto-destruction :



« Lorsque tu ris, tu t'aperçois complice d'une destruction de ce que tu es, tu te confonds alors avec ce vent de vie détruisante qui conduit tout sans pitié jusqu'à sa fin. » (Bataille, 1943, p. 441)

« Je ne sais quoi de béant et de mortellement blessé, dans le rire, est la violente mise en suspens que la nature fait d'elle-même. » (Bataille, 1944, p. 349)

Le jeu déjà évoqué et la chance sont d'autres figures de la dépense improductive inspirées par Nietzsche.

### Quelle « valeur d'usage » de la pensée de Bataille pour une critique en sciences humaines et sociales et donc en gestion ?

Nous venons de voir comment diverses notions de Bataille ont déjà été sollicitées ou peuvent l'être pour aborder des situations de gestion. Mais d'une façon plus générale, quelle est « l'utilité » de cette pensée pour les « sciences humaines et sociales » et les « sciences de gestion » en particulier, autrement dit pourquoi ce livre ?

Pour répondre à ces questions, il faut de nouveau faire appel à plusieurs notions de Bataille, mais cette fois-ci simultanément, l'expérience intérieure, le non-savoir, la souveraineté, la négativité sans emploi, la communication, et l'impossible.

Mais préalablement, justifions le titre de l'ouvrage, qui n'est pas simplement métaphorique, à savoir le rapport entre le regard, l'œil et la critique. Comme le rappellent fort justement Eleonora Montagner et Ilaria Fornacciari (5<sup>e</sup> partie, chapitre 1), l'œil est doublement un thème chez Bataille. D'abord dans son premier roman à la fois érotique et avec des sources biographiques, *Histoire de l'œil*, mais aussi dans le texte parodique *Dossier de l'œil pinéal*<sup>9</sup>. Dans ce dernier, l'œil pinéal est un troisième œil imaginé par Bataille au sommet du crâne, qui ajoute à la vision horizontale une vision verticale orientée vers le soleil. Il s'agit d'une « représentation mythologique » en rupture avec les représentations scientifique ou philosophique et leur caractère « homogène » (Bataille, 1927-1930). Mais l'œil est traversé par une tache aveugle :

9 Le père de Bataille était aveugle (et paralysé) et c'était une épreuve pour lui de vivre avec ce père là dans la pénombre. Mais paradoxalement, Bataille voulait rendre hommage à ce père aveugle et à son œil mort qui percevait ce que les autres ne pouvaient voir et qui, abandonné par sa famille face à l'avancée allemande en 1915, « comme toujours, faisait face » : « Quelle "horrible fierté" par instants, dans le sourire aveugle de papa ! » (Bataille, 1934, p. 61).

« *Il est dans l'entendement une tache aveugle : qui rappelle la structure de l'œil (...) Mais alors que la tache aveugle de l'œil est sans conséquence, la nature de l'entendement veut que la tache aveugle ait en lui plus de sens que l'entendement même. Dans la mesure où l'entendement est l'auxiliaire de l'action, la tache y est aussi négligeable qu'elle est dans l'œil. Mais dans la mesure où l'on envisage dans l'entendement l'homme lui-même, je veux dire une exploration du possible de l'être, la tache absorbe l'attention : ce n'est plus la tache qui se perd dans la connaissance, mais la connaissance en elle.* » (Bataille, 1943, p. 129)

On sait que pour La Rochefoucauld « *le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face* ». Cette vision verticale ou la tache aveugle de l'œil permettent de « voir » ce qui d'habitude est invisible ou innommable : Dans les divers articles de cet ouvrage et dans ceux que nous avons cités, ce sont bien ces éléments invisibles ou innommables, ces éléments « hétérogènes », qui sont repérés et représentés dans diverses situations de gestion.

### **L'expérience intérieure**

À travers l'expérience intérieure, Bataille critique la notion de projet (chère aux sciences de gestion comme on le sait) comme parfaite incarnation de remise de l'existence à plus tard, de négation de l'instant présent qui exprime cette crainte de la mort qui nous pousse à différer la vie. Brewis et Warren (2001) ont montré, en s'appuyant sur cette critique de Bataille la symétrie entre les processus d'organisation à l'œuvre dans le travail avec ceux qui consistent à organiser les naissances pour les mères et pour les bébés avec en toile de fond la même angoisse existentielle face à la mort.

Mais l'expérience intérieure qui n'est pas seulement une expérience et pas vraiment intérieure ouvre aussi un positionnement épistémologique et une méthode paradoxale de connaissance du monde. Elle se présente en effet comme « *un voyage au bout du possible de l'homme* » (Bataille, 1943, p. 19). Elle « *est la mise en question (à l'épreuve), dans la fièvre et l'angoisse, de ce qu'un homme sait du fait d'être* » (*ibid.*, p. 16)<sup>10</sup>. Ce voyage implique la négation de toutes les autorités, de tous les buts, l'expérience intérieure n'a pas d'autres fins qu'elle-même (à la différence de toutes les expériences mystiques auxquelles

10 Dans une thèse récente Tianshu Zhao (2022, p. 19) précise cet esprit de contestation : « (...) Bataille essaie toujours de rompre avec ce qui est déjà là, de dépasser la limite de ce qui est traditionnellement tenu pour vrai, certain et incontestable, et ainsi d'ébranler ce que nous croyons savoir sur l'homme, la société et le monde ».

elle ressemble mais qui renvoient à Dieu, à la recherche du salut, à la suppression de la douleur, à la connaissance...). Voire, au final, l'expérience intérieure est sa propre autorité, mais cette autorité « *doit être expiée* » (*ibid.*, p. 67) comme le suggérait Maurice Blanchot à Bataille. L'expérience allant au bout du possible implique « *que la limite qu'est la connaissance soit franchie* » (*ibid.*, p. 20), ce qui distingue l'expérience intérieure de l'expérience de la phénoménologie qui est seulement un moyen de connaissance. L'expérience doit être vécue, elle n'est pas accessible par des opérations intellectuelles. Ayant laissé de côté l'intelligence et la pensée discursive, elle permet alors la fusion du sujet et de l'objet dans les transes en atteignant le non-savoir. Cette expérience exige une dramatisation<sup>11</sup> qui implique la fin du langage, la fin du discours, le mot silence étant encore un bruit. Au contraire, « *c'est par une "intime cessation de toute opération intellectuelle" que l'esprit est mis à nu* » (*ibid.*, p. 25). « *Bien que les mots drainent en nous presque toute la vie (...) il subsiste en nous une part muette, dérobée, insaisissable* » (*ibid.*, p. 27). Cette part muette (la « part maudite ») est ignorée par le discours scientifique ou philosophique et en particulier les sciences humaines et sociales et la gestion. Evoquer Bataille sera donc un moyen de lui faire une place, ce dont témoignent les articles réunis dans ce livre autour de la comptabilité, du jeu dans les organisations, de la RSE, de l'innovation, des suicides au travail, des sites de rencontre... ainsi que ceux évoqués précédemment dans cette préface.

### Le non-savoir

La cessation de toute opération intellectuelle grâce à la dramatisation conduit au non-savoir « *qui dénude* » parce qu'il est d'abord angoisse devant le dénuement mais que celui-ci est ensuite aimé et conduit à l'extase [« *le non-savoir communique l'extase* » (*ibid.*, p. 73)], une extase moins devant l'objet de la dramatisation que devant l'état de non-savoir tant que celui-ci peut être maintenu. Et le savoir revient, puis la satisfaction de savoir et alors non-savoir et non-sens reviennent à leur tour et le processus recommence sans fin « *jusqu'à l'épuisement* » souligne Bataille. Cette opération est supplicieuse, l'homme est

11 Traditionnellement dans les religions, c'était par des danses, des rituels, des histoires mythiques, le yoga que la dramatisation était réalisée, mais l'idéal pour Bataille serait de se séparer de tout moyen extérieur. Pourtant, pour son propre usage, il utilisa la photographie d'un Chinois supplicié (le « supplice des cent morceaux ») ou un fait divers dans un journal racontant un père, ouvrier pauvre, en colère tranchant les deux mains de son petit garçon qui avait jeté la paie de son père au feu... Ces excès de cruauté permettent de « déranger » de dramatiser : « *les excès sont les signes, tout à coup appuyés, de ce qu'est souverainement le monde* » (Bataille, 1943, p. 141). Tous les romans de Bataille sont d'ailleurs des dramatisations, des représentations de l'excès propres à communiquer à tous les lecteurs une expérience intérieure.

une « *supplication sans réponse* ». Tout homme, s'il accepte d'aller à l'extrême du possible, peut vivre ces phénomènes de perte de soi et du sens. Ce que décrit Bataille n'est pas une aventure personnelle, elle vise à être communiquée. C'est une critique profonde de Hegel que ce mouvement suppliciant du non-savoir, c'est l'annulation du savoir absolu dont Kojève rendait compte dans son commentaire de *La Phénoménologie de l'esprit* (cf. Laurent Bibard 2<sup>e</sup> partie, chapitre 1). Car « la supplication est morte en lui » (*ibid.*, p. 56). Il se limita volontairement à la satisfaction et au système du savoir absolu et recula devant le non-savoir<sup>12</sup>. Evidemment, ce non-savoir ne signifie pas l'impossibilité de la connaissance, mais l'impossibilité d'un savoir qui déborderait d'une utilité pratique<sup>13</sup>. Il y a pour Bataille des questions sans réponses comme pourquoi l'existence humaine ? A-t-elle un sens ? Pourquoi la souffrance ? mais surtout écrit-il « *pourquoi faut-il qu'il y ait ce que je sais ? Pourquoi est-ce une nécessité ?* » (Bataille, 1943, p. 128). Cette dernière question est essentielle et cache « *une extrême déchirure, si profonde que seul le silence de l'extase lui répond* ». Cette question, posée après toutes les réponses « aberrantes ou non » aux questions successives que l'entendement peut poser, frappe, « au cœur du savoir ». Le pourquoi des faits existant que je connais reste à la fin sans réponse car « *l'existence du monde ne peut, d'aucune façon, cesser d'être inintelligible* » (*ibid.*, p. 124). Evidemment, la réponse des religions est Dieu, mais Bataille, très matérialiste, n'a pas la foi et il montre les contradictions insolubles de la conception cartésienne rationaliste de Dieu<sup>14</sup>.

Répondant aux critiques de Sartre (1947) contre *L'expérience intérieure*, Bataille défendait sa « *turbulence infinie* » qui lui empêchait « *toute possibilité d'arrêt* » dans cette « *course précipitée (...) dans ces perspectives du fin fond de l'être se formant et se déformant* » (Bataille, 1945a, p. 198). Il était pleinement conscient « *d'éprouver le vide et la stupidité de (sa) pensée* ». Mais justement « *le moment où le vide* » le grisait « *donnait à (sa) pensée la consistance pleine, où par la griserie même qu'il (lui) donnait, le non-sens prenait droit de*

12 Bataille rajoutait une critique supplémentaire au savoir absolu hégélien : « le savoir absolu, circulaire, est non-savoir définitif. À supposer en effet que j'y parvienne, je sais que je ne saurais maintenant rien de plus que je ne sais » (Bataille, 1943, p. 127).

13 Dans un complément à une notice autobiographique, Bataille précisait : « Si vous voulez situer ma position philosophique, il est possible de dire qu'elle est fondée sur le non-savoir concernant l'ensemble, le savoir ne concernant jamais que les détails. Mais, pour moi, la sensibilité laisse à la fin devant l'ensemble » (Bataille, 1958, p. 615).

14 Cet athéisme ne fait pas barrage sur la question de Dieu : « Tout le monde sait ce que représente Dieu pour l'ensemble des hommes qui y croient, et quelle place il occupe dans leur pensée, et je pense que lorsqu'on supprime le personnage de Dieu à cette place là, il reste tout de même quelque chose, une place vide. C'est de cette place vide que j'ai voulu parler » (Bataille, entretien avec Madeleine Chapsal, cité par Surya, 1992, p. 413).

*sens* » (*ibid.*). Le non-sens qui grise Bataille est « *un sens du fait de le perdre* » :

« *À peine apparu ce sens neuf, l'inconsistance m'en apparaissait, le non-sens à nouveau me vidait. Mais le retour du non-sens était le départ d'une griserie accrue.* » (*Ibid.*)

Les critiques de Sartre reprochant à Bataille d'aboutir de façon contradictoire soit à Dieu soit au vide amenaient Bataille à répondre « je n'aboutis jamais ». Toute critique pertinente intellectuellement ne pouvait être « *qu'un nouveau moyen d'angoisse, partant d'ivresse* » (*ibid.*, p. 199). Au final, Bataille s'adressait aux limites de l'intelligence, même la plus aiguë :

« *La certitude de l'incohérence des lectures, la friabilité des constructions les plus sages, constituent la profonde vérité des livres. (...) L'apparente immobilité d'un livre nous leurre : chaque livre est aussi la somme des malentendus dont il est l'occasion.* » (*Ibid.*, p. 199-200)

Bien que Bataille affirmât faire un grand effort de rigueur dans ses écrits, il avouait que la conscience de leur friabilité (ce que la plupart des auteurs dont Sartre ne reconnaissaient pas dans les leurs) le vouait à penser et à s'exprimer « à la merci de hasards » (*ibid.*, p. 200). La difficulté d'ordonner ces bribes de l'intelligence dans le temps est conforme à la nature humaine : comment lier la pensée d'aujourd'hui à celle d'hier car hier j'étais autre. C'est le thème de l'inachèvement car non seulement, le sujet de l'expérience est changeant mais son objet également. Et la fusion des deux ne cesse pas non plus de changer de sorte « *qu'il existât entre l'objet et le sujet, plusieurs formes d'identité (...) Cela signifierait que seuls des fragments sont en jeu : le réel n'aurait pas d'unité, serait composé de fragments successifs ou coexistant (sans limites invariables). La constante erreur humaine traduirait le caractère inachevable du réel et partant de la vérité. Une connaissance à la mesure de son objet, si cet objet est intimement inachevable, se développerait dans tous les sens* » (Bataille, 1944, p. 279). Là encore, Bataille est en opposition avec Hegel qui s'oriente vers l'achèvement et la satisfaction. Mais il rend aussi hommage à la science qui corrobore cet inachèvement :

« *À l'extrémité de la réflexion, il apparaît que les données de la science valent dans la mesure où elles rendent impossible une image définitive de l'univers. La ruine que la science a faite, continue de faire, des conceptions arrêtées, constitue sa grandeur*

*et plus précisément que sa grandeur sa vérité.* » (Bataille, 1944, p. 260)

Si « *l'être acharné à connaître* », devant son échec final, demeure à la fin dans « *son ignorance savante* », le sujet (de la connaissance) et l'objet (inconnu) fusionnent alors dans le non-savoir.

### **La négativité sans emploi et l'impossible**

L'expression est utilisée par Bataille dans une lettre de 1937 à Kojève dont seul le brouillon avait été envoyé au destinataire (et reproduite à la fin du *Coupable*) :

*« Si l'action (le "faire") est – comme dit Hegel – la négativité, la question se pose alors de savoir si la négativité de qui "n'a plus rien à faire" disparaît ou subsiste à l'état de "négativité sans emploi" (...) J'imagine que ma vie – ou son avortement, mieux encore, la blessure ouverte qu'est ma vie – à elle seule constitue la réfutation du système fermé de Hegel. »* (Bataille, 1944, p. 369)

Le sens de l'expression a été élargi par les commentateurs de Bataille à une critique de la dialectique hégélienne et de la figure de l'*Aufhebung* permettant le dénouement des contradictions.

Mais cette négativité est associée au non-savoir que l'on vient d'évoquer. Le non-savoir est ce qui vient à la place de Dieu, lorsque celui-ci est mort et pour les non-croyants. Le principe de la négativité explique ainsi les références multiples de Bataille à la théologie négative et aux grands mystiques (Maître Eckhart, Angèle de Foligno) : « *"Dieu est néant" énonce Eckhart* » (Bataille, 1957b, p. 184), « *Sainte Angèle de Foligno dit : (...) "Quand je vois Dieu ainsi dans la ténèbre (...), l'âme voit un néant et voit toutes choses, le corps est endormi, la langue coupée"* » (Bataille, 1943, p. 122).

Robert Sasso commente : « *Toute la théologie négative, en effet, ne parle de Dieu que par négation, ou en l'assimilant au néant (...) Mais si Dieu est néant, alors Dieu est absolument inconnaissable et le désigner par ce vocable n'a aucun sens* » (Sasso, 1978a, p. 90). Le mot « Dieu » est de trop parce « *qu'il désigne ce qui déborde le savoir (...) ou bien le mot Dieu correspond à une modalité de la connaissance, et Dieu n'existe pas, ou bien Dieu n'est qu'une convention pour désigner le non-savoir* » (*ibid.*, p. 90-91). À propos de la théologie négative, Jacques Derrida écrit : « *... nous touchons ici à des limites et aux*

*plus grandes audaces du discours dans la pensée occidentale* » (1967, p. 399).

La négativité est également présente dans la notion de souveraineté qui est « l'au-delà de l'utilité ». « *Le souverain consomme et ne travaille pas* » (Bataille, 1956a, p. 248) alors que l'esclave travaille et réduit sa consommation à ce qui est nécessaire pour subsister et continuer à travailler. « *Le souverain (ou la vie souveraine) commence quand le nécessaire assuré, la possibilité de la vie s'ouvre sans limite* » (*ibid.*, p. 248). La souveraineté s'oppose au travail.

Mais la souveraineté ne recherche pas le pouvoir car elle deviendrait soumise et servile. « *La souveraineté est révolte (...) L'authentique souveraineté refuse* » (Bataille, 1947a, p. 221). Dans le domaine de la connaissance, « *la pensée, subordonnée à quelque résultat attendu, tout entière asservissement cesse d'être en étant souveraine, (...) seul le non-savoir est souverain* » (*ibid.*, p. 258).

Associée au principe de contestation qui est à la base de l'expérience intérieure et de la révolte, la négativité est revendiquée par Bataille comme étant ce qui caractérise sa pensée :

« *Dans la manière de penser que j'introduis, ce qui compte n'est jamais l'affirmation. Ce que je dis, je le crois sans doute mais je sais que je porte en moi le mouvement voulant que l'affirmation, plus loin, s'évanouisse. S'il fallait me donner une place dans l'histoire de la pensée, ce serait, je crois pour avoir discerné les effets, dans notre vie humaine, de l'«évanouissement du réel discursif», et pour avoir tiré de la description de ces effets une lumière évanouissante : cette lumière éblouit peut-être, mais elle annonce l'opacité de la nuit ; elle n'annonce que la nuit.* » (Bataille, 1953, p. 231)

Cet « *évanouissement du réel discursif* » est une autre façon de poser le problème du non-savoir comme aboutissement (temporaire) de la pensée et de critiquer le langage comme une tentative illégitime de fixer la réalité changeante dans une représentation stable et rassurante.

De là, découle pour Bataille la nécessité d'une écriture qui puisse rendre compte de ces « *effets de l'évanouissement du réel discursif* ». D'où ce désordre apparent de la pensée, sa « sottise » parfois revendiquée et une langue volontiers métaphorique et énigmatique qui parcourt les essais avec des expressions comme «... *l'acte sexuel est dans le temps ce que le tigre est dans l'espace* » (Bataille, 1949a, p. 21) ou bien « *La lumière ou la splendeur donnent l'intimité de la vie, ce qu'elle est profondément, qui est perçu par le sujet comme égal à*

*lui-même et comme la transparence de l'univers* » (*ibid.*, p. 62) ou encore « *Le monde du sujet est la nuit : cette nuit mouvante, infiniment suspecte, qui, dans le sommeil de la raison, engendre des monstres* » (*ibid.*, p. 63) ou enfin « *Je pense comme une fille enlève sa robe* » (Bataille, 1947a, p. 200).

L'écriture souveraine est celle qui ne s'expose pas à la possibilité de déterminer un sens, elle doit rester hors sens et ne même pas avoir pour sens de n'en pas avoir, sinon, on retourne à la dialectique hégélienne de l'*Aufhebung*. « *Il faut trouver une parole qui garde le silence. Nécessité de l'impossible ; dire dans le langage – de la servilité – ce qui n'est pas servile.* » (Derrida, 1967, p. 385)

C'est une réelle difficulté que souligne Bataille :

« *Précédemment, je désignais l'opération souveraine sous les noms d'expérience intérieure ou d'extrême du possible. Je la désigne aussi maintenant sous le nom de : méditation. Changer de mot signifie l'ennui d'employer quelque mot que ce soit.* » (Bataille, 1947, p. 219)

Derrida commente en disant :

« *Que s'est-il passé ? On n'a en somme rien dit. On ne s'est arrêté à aucun mot ; la chaîne ne repose sur rien ; aucun des concepts ne satisfait à la demande, tous se déterminent les uns les autres et en même temps se détruisent ou se neutralisent. Mais on a affirmé la règle du jeu ou plutôt le jeu comme règle ; et la nécessité de transgresser le discours et la négativité de l'ennui.* » (Derrida, 1967, p. 403)

Parlant d'un « *glissement calculé des concepts* », Derrida explique aussi que « *les concepts deviennent des non-concepts, ils sont impensables, ils deviennent intenables* » (*ibid.*, p. 393). C'est un « scandale » écrit-il pour les philosophes (et rajouterons nous pour les auteurs en sciences humaines et sociales et en gestion évidemment) qui veulent « *maintenir contre le glissement la certitude de soi et la sécurité du concept* » (*ibid.*).

Mais la transgression du discours n'est pas son annulation. Si le discours fait partie des interdits, donc des règles, les transgresser les maintient à côté mais sans que la transgression (à la différence de la négativité hégélienne) ne conduise à une synthèse. L'exemple en est donné par la poésie. Si le thème et le rythme sont supprimés, on obtient une « *hécatombe des mots (...)* un moyen majeur d'affirmer, par une effusion dénuée de sens une souveraineté sur laquelle, apparemment,



*rien ne mord (...) Mais devenant un jeu sans règle, et dans l'impossibilité faute de thème, de déterminer des effets violents, l'exercice de la poésie moderne se subordonne à son tour à la possibilité* » (Bataille, 1947, p. 220). C'est pourquoi la poésie devrait être « *accompagnée d'une affirmation de souveraineté (donnant le commentaire de son absence de sens)* » (*ibid.*), sous peine de rester « *insérée dans la sphère de l'activité* » (*ibid.*).

La poésie moderne dont parle Bataille désigne d'abord la poésie surréaliste et les jeux comme celui du cadavre exquis. Autrement dit, à côté du non-sens non discursif, il faudrait superposer un discours commentant ce non-sens. La transgression du sens n'annulerait pas le discours, de même que la transgression des interdits ne les annule pas. Cela permet de rendre compte des récits de fictions de Bataille qui sont (cf. plus haut) des moyens de dramatisation mais aussi des essais dans lesquels sont superposés des propos apparemment énigmatiques voire parfois incohérents et leur commentaire parfaitement discursif, même s'il est scandaleux.

L'authentique poésie dont Bataille parle dans *Haine de la poésie* est celle qui transgresse le sens, confine à l'impossible et rend compte d'expériences excessives au-delà des mots et de la communication usuelle. Elle doit être confrontée comme un défi à l'emprisonnement que représentent les organisations et le processus d'organisation (O'Shea, 2001) :

« *Le message de Bataille pour les théoriciens des organisations anticipe beaucoup la pensée "postmoderne" ou "poststructuraliste".* » (O'Shea, 2001, p. 61, trad. par moi)

### **La communication, l'art et la littérature**

La critique du langage discursif explique aussi la place centrale accordée par Bataille à la littérature et à l'art. Concernant la première, « *La littérature est l'essentiel ou n'est rien (...) La littérature est communication. La communication commande la loyauté : la morale rigoureuse est donnée dans cette vue à partir de complicités dans la connaissance du Mal, qui fondent la communication intense* » (Bataille, 1957b, p. 171-172). La communication est un thème récurrent chez Bataille. Elle rassemble des êtres à travers leurs blessures, leurs déchirures, par exemple dans l'amour ou dans le sacrifice :

« *La communication demande un défaut, une "faille" ; elle entre, comme la mort, par un défaut de la cuirasse. Elle demande*

*une coïncidence de deux déchirures, en moi-même, en autrui. »*  
(Bataille, 1944, p. 266)

Elle est associée à la souveraineté :

*« Il n'y a nulle différence entre la communication forte (...) et ce que j'appelle souveraineté. La communication suppose, dans l'instant, la souveraineté de ceux qui communiquent entre eux, et réciproquement, la souveraineté suppose la communication. »*  
(Bataille, 1957b, p. 313)

Plus simplement :

*« (...) la vérité n'est pas là où des hommes se considèrent isolément : elle commence avec les conversations, les rires partagés, l'amitié, l'érotisme et n'a lieu qu'en passant de l'un à l'autre. Je hais l'image de l'être se liant à l'isolement. Je ris du solitaire prétendant réfléchir le monde. Il ne peut pas le réfléchir, parce qu'étant lui-même le centre de la réflexion, il cesse d'être à la mesure de ce qui n'a pas de centre. J'imagine que le monde ne ressemble à aucun être séparé et se fermant, mais à ce qui passe de l'un à l'autre quand nous rions, quand nous nous aimons : l'imaginant, l'immensité m'est ouverte et je me perds en elle. »*  
(Bataille, 1943, p. 282)

Il y a une portée épistémologique d'une telle déclaration, celle justifiant la constitution de collèges comme le *Collège de sociologie* ou le *Collège socratique* avec des membres unis par un au-delà de la recherche.

Le rapport de la communication avec l'expérience et l'approche de la mort qui représente l'impossible de la continuité perdue est exprimée par Jean-Michel Besnier :

*« L'Expérience intérieure est le récit de l'expérience d'une perte de soi dans l'approche vertigineuse de la mort. Et cette mort tout juste esquivée réalise l'approximation de la communication par excellence, celle dont les êtres finis que nous sommes ne sauraient avoir qu'un pressentiment : l'expérience du passage d'un discontinu – celle de l'unité que je suis – à la continuité qui me déborde et dans laquelle je me perds. »* (Besnier, 1988, p. 212)

L'art est aussi un moyen de rompre avec le discursif et d'aller au-delà de la représentation. Il autorise une dramatisation ouvrant à la dépense et à l'expérience intérieure (cf. Marina Galletti, 1<sup>re</sup> partie, chapitre 1).

Bataille a insisté sur « l'expression de sa pensée » qui rompt avec la philosophie (et bien sûr avec la science) par son caractère sensible. Il se positionne ainsi clairement en tant qu'écrivain :

*« Évidemment, ce que j'ai à dire est tel que son expression a plus d'importance pour moi que le contenu. La philosophie en général est une affaire de contenu et je fais pour ma part, appel davantage à la sensibilité qu'à l'intelligence, et dès ce moment c'est l'expression, par son caractère sensible, qui compte le plus. D'ailleurs ma philosophie ne pourrait en aucune mesure s'exprimer dans une forme qui ne soit pas sensible ; il n'en resterait absolument rien. »* (Bataille, entretien radiophonique, rapporté par Surya, 1992, p. 554)

La littérature, comme l'art, expriment les émotions. La pensée de Bataille et celle de Veblen ont été sollicitées pour critiquer l'approche technico-instrumentale des innovations financières à l'origine de la crise financière mondiale de 2007-2008. Il s'agit de prendre en compte, dans une théorisation non rationnelle de la finance au sein de l'économie, les affects qui guident les comportements des agents et les innovations elles-mêmes. Les auteurs écrivent :

*« (...) l'innovation financière contemporaine sert des fins injustes, en fournissant un moyen d'atteindre une distinction sociale, en constituant un support pour des dépenses violentes et en donnant accès à une expression souveraine à ses pourvoyeurs. »* (Gammon et Wigan, 2015, trad. par moi, p. 105)

Dans le même ordre d'idées, la réflexion de J. Brewis et S. Linstead (2007) sur l'ontologie du désir s'appuyant sur les pensées de Bataille et de Foucault critique les théories dominantes de la gestion des connaissances et de la motivation. Celles-ci véhiculent l'idée que la passion de la connaissance est seulement téléologique c'est-à-dire qu'elle constitue d'abord un motif puissant pour obtenir un résultat futur. Or, les auteurs soutiennent que le désir n'est pas seulement un manque mais une force créatrice libre que les discours gestionnaires sur le management des connaissances et la motivation rabattent sur des objectifs limités.

## **Le passage du non-savoir au savoir ou à sa critique**

Après l'évocation de toutes ces notions de Bataille, de leur articulation, des références qu'elles ont déjà nourries dans des articles de gestion, le lecteur peut rester néanmoins dans le doute. Est-ce que la

pensée de Bataille n'était pas et n'est encore aujourd'hui que littérature ou au mieux philosophie, autrement dit, peut-elle être mobilisée pour un regard critique sur les sciences humaines et sociales et sur la gestion en particulier ? Les articles de Jean-Paul Dumond abordent ce problème du positionnement épistémologique de Bataille par comparaison avec les épistémologies gestionnaires (3<sup>e</sup> partie, chapitre 3) et celui de sa place par rapport aux études critiques en gestion (postface). Christian Limousin (2015) avait fait remarquer que *La Part maudite* avait suscité bien des réprobations chez les lecteurs habituels de Bataille lui reprochant ses œuvres théoriques de sociologie ou d'anthropologie qualifiées au mieux d'ennuyeuses. Aujourd'hui encore, plusieurs commentateurs de Bataille, littéraires ou philosophes, sont dubitatifs voire hostiles à ce que sa pensée soit sollicitée dans une critique des sciences humaines et sociales.

Au début de *La Part maudite – La Consumption*, Bataille anticipait ces critiques :

« (...) devant parfois répondre à la question “Que préparez-vous ?”, j'étais gêné d'avoir à dire : “Un ouvrage d'économie politique”. De ma part, cette entreprise déconcertait, du moins ceux qui me connaissent mal (l'intérêt qu'on attribue d'habitude à mes livres est d'ordre littéraire et ce dut être inévitable...). » (Bataille, 1949a, p. 19)

Mais l'avant-propos de *L'Expérience intérieure* donne une indication épistémologique majeure sur le rapport entre les ouvrages de *La Somme athéologique* et ceux de *La Part maudite*. Les premiers permettent d'ouvrir les seconds :

« Ce monde est donné à l'homme ainsi qu'une énigme à résoudre. Toute ma vie – ses moments bizarres, déréglés, autant que mes lourdes méditations – s'est passé à résoudre l'énigme (...) Entré dans des contrées insoupçonnées, je vis ce que jamais des yeux n'avaient vu. Rien de plus enivrant : le rire et la raison, l'horreur et la lumière devenus pénétrables (...) Comme une insensée merveilleuse, la mort ouvrait sans cesse ou fermait les portes du possible (...) L'analyse du rire m'avait ouvert un champ de coïncidences entre les données d'une connaissance émotionnelle commune et rigoureuse et celles de la connaissance discursive. Les contenus se perdant les uns dans les autres des diverses formes de dépense (rire, héroïsme, extase, sacrifice, poésie, érotisme ou autres) définissaient d'eux-mêmes une loi de communication réglant les jeux de l'isolement et de la perte des êtres. La possibilité d'unir en un point précis deux sortes de connaissance

*jusqu'ici ou étrangères l'une à l'autre ou confondues grossièrement donnait à cette ontologie sa consistance inespérée : tout entier le mouvement de la pensée se perdait, mais tout entier se retrouvait, en un point où rit la foule unanime (...) Ce qui ébranla mes nerfs fut d'avoir achevé ma tâche : mon ignorance portait sur des points insignifiants, plus d'énigmes à résoudre ! Tout s'écroulait ! Je m'éveillai devant une énigme nouvelle, et celle-là, je le sus aussitôt, insoluble (...) Aux trois quarts achevé, j'abandonnai l'ouvrage où devait se trouver l'énigme résolue. J'écrivis Le Supplice, où l'homme atteint l'extrême du possible. » (Bataille, 1943, p. 11)*

L'ouvrage en question, c'était *La limite de l'utile*, première version abandonnée de *La Part maudite – La Consommation*. En revanche, Bataille ne dit pas quelle était cette énigme et on ne peut que faire des suppositions. Nous y reviendrons en voyant les différences entre les deux versions.

Dans *Le Coupable*, Bataille repose autrement le rapport entre la connaissance pratique et la mise en question philosophique (celle de Bataille conduisant au non-savoir et au non-sens). Il pose la question suivante : « (...) comment et dans quelles limites un mouvement d'interrogation sans issue peut-il enrichir la connaissance pratique ? » (Bataille, 1944, p. 372). Il commence par remarquer que la science « a pour fondement la mise en question », par exemple celle qui va faire passer d'une représentation basée sur la certitude immédiate du savoir-faire à une autre s'appuyant sur « la rigueur mathématique » qui va accroître « les possibilités techniques ». Mais tout en énonçant des propositions positives, le langage passant d'une première certitude à une autre « ouvre une blessure en nous par le moyen de l'interrogation » (*ibid.*, p. 373). Ce passage d'une évidence à une autre est une « mise en question de l'évidence ». Or « toute mise en question porte en elle l'interrogation infinie à laquelle il n'est pas de réponse concevable » (*ibid.*). Mais la mise en question par la science reste « extérieure », elle ne « cherche (pas) une compréhension fondamentale de ses objets », elle reste fermée à la compréhension de « la totalité » (*ibid.*, p. 374) et se limite à ce qui peut permettre d'améliorer la « mise en action » pratique : « la science envisage avec répugnance les questions qu'elle ne peut résoudre » (*ibid.*). La philosophie assume seule « la mise en question infinie » et même si ses « résultats » sont souvent « oiseux », « fallacieux (méprisables et même odieux) », « ce défaut de résultats réels en est justement la grandeur. Sa valeur tout entière est dans l'absence de repos qu'elle entretient » (*ibid.*, p. 375).

Nous voudrions montrer, en prenant l'exemple de la « dépense improductive », que l'interrogation infinie que Bataille a menée dans l'entre-deux guerres lui a permis, moyennant toutes ces réflexions que l'on trouve dans *La Somme athéologique* autour du non-savoir, de dégager un savoir paradoxal que les principes habituels de la connaissance ne lui permettaient pas de mettre en place. C'est le passage de *La limite de l'utile* à *La Part maudite – La Consumption*.

Ainsi dans le premier texte, il y a réaffirmation d'une réalité de la dépense improductive chez les Aztèques, dans le *potlatch*... à l'instar des textes d'avant-guerre et notamment dans « La notion de dépense ». Evoquant « *la loi de coïncidence des dépenses et des gains dans les conduites glorieuses* » (Bataille, 1939-1945, p. 239-241), Bataille explique qu'il ne faut pas confondre cette loi avec celle de l'échange économique. Celle-ci « *régit des choses, ou des hommes sous l'empire des choses. La loi de la dépense envisage des mouvements de vie que rien d'objectif ne mesure* » (*ibid.*, p. 240).

En revanche, dans *La Part maudite – La Consumption*, si le *potlatch* exprime bien le renversement des théories économiques que représente la primauté de la dissipation des richesses utiles par rapport à l'acquisition (point de vue de *l'économie générale*), il n'empêche que le don est « l'acquisition d'un pouvoir », le pouvoir de donner, la générosité et le prestige que cela confère, le « *rang* »<sup>15</sup>. La condition est que ce don ne soit pas effectué en solitaire, mais ce don glorieux exprime un invariant de la condition humaine : « *nous devons d'une part dépasser les limites proches où nous nous tenons d'habitude et de l'autre faire rentrer par quelque moyen notre dépassement dans nos limites* » (Bataille, 1949a, p. 72). Même si le *potlatch* n'est pas une rapine, un échange profitable, « *l'acquisition n'en est pas moins la fin dernière* » (*ibid.*, p. 74). Il y a donc une ambiguïté, une contradiction, un paradoxe du don qui concerne « *en entier l'existence de l'homme* » :

« (...) elle place la valeur, le prestige et la vérité de la vie dans la négation de l'emploi servile des biens, mais au même instant fait de cette négation un emploi servile. » (*Ibid.*, p. 75)

Cette représentation contradictoire et ambiguë du *potlatch* répond bien au souci très ancien de Bataille « *d'élaborer une philosophie paradoxale* » (Bataille, 1958, p. 459). Elle s'exprime parfaitement dans ce texte de *La Part maudite* qui se poursuit :

15 Cette évolution de la pensée de Bataille est présentée dans cet ouvrage par l'article de Marina Galletti (1<sup>re</sup> partie, chapitre 1) mais aussi par Koichiro Hamano (2004).

« Ce compromis donné dans notre nature annonce ces enchaînements de leurres et de faux pas, de pièges, d'exploitations et de rages qui ordonnent à travers les temps l'apparente déraison de l'histoire. L'homme est nécessairement dans un mirage, sa réflexion le mystifie lui-même, tant qu'il s'obstine à saisir l'insaisissable, à employer comme des outils des transports de haine perdue. Le rang, où la perte est changée en acquisition, répond à l'activité de l'intelligence, qui réduit les objets de pensée à des choses. En effet, la contradiction du potlatch ne se révèle pas seulement dans toute l'histoire, mais plus profondément dans les opérations de pensée. C'est que généralement, dans le sacrifice ou le potlatch, dans l'action (dans l'histoire) ou la contemplation (la pensée), ce que nous cherchons est toujours cette ombre – que par définition nous ne saurions saisir – que nous n'appelons que vainement la poésie, la profondeur ou l'intimité de la passion. Nous sommes trompés nécessairement puisque nous voulons saisir cette ombre.

*Nous ne pourrions accéder à l'objet ultime de la connaissance sans que la connaissance fût dissoute, qui le veut ramener aux choses subordonnées et maniées (...) Nul ne peut à la fois connaître et ne pas être détruit, nul ne peut à la fois consumer la richesse et l'accroître. » (Ibid., p. 76)*

Ce texte permet de mettre en évidence à partir de cet exemple du *potlatch* le rapport entre connaissances en sciences sociales et non-savoir. À chaque fois, la négativité a joué son rôle mais sans s'arrêter. Pendant toute l'avant-guerre, Bataille défend l'idée d'une dépense improductive qui parcourt l'histoire des sociétés en prenant diverses formes, sacrifices, *potlatch*... Il développe une pensée négative (renversante) par rapport à la pensée reconnue dans les diverses sciences sociales : c'est la dépense et non l'acquisition qui joue le premier rôle dans l'histoire économique et sociale, la sociologie et l'anthropologie. Puis arrive *L'Expérience intérieure*, l'énigme que Bataille croyait avoir résolue lui apparaît alors insoluble (cf. plus haut) et il stoppe la rédaction de la première version de *La Part maudite*. Et désormais, c'est le non-savoir qui devient sa préoccupation, le *potlatch* et la dépense improductive lui apparaissent comme des *extrêmes du possible* qui sont limités par *l'impossible* de la dépense pure qui est la mort pure et simple. La négativité joue à nouveau et amène Bataille à définir le *potlatch* comme une acquisition et non une dépense pure, mais une acquisition contradictoire puisqu'elle est en même temps une destruction. La contradiction reste ouverte, il n'y a pas de synthèse dialectique hégélienne. La notion est simplement devenue paradoxale. C'est aussi une contradiction entre une chose (une institution historique objective)

et le sentiment que les hommes en ont. L'intelligence qui a besoin de saisir des choses est prise en défaut. On arrive à nouveau au non-savoir. Mais dans ce mouvement qu'on vient de résumer, la connaissance du *potlatch* et de la dépense improductive a progressé tout en devenant de plus en plus friable et insaisissable. Voilà comment la négativité, la mise en question de tout accroît le savoir tout en s'achevant dans le non-savoir. Ce que Foucault exprimait à propos de l'émergence de la sexualité dans notre culture résume bien ce mouvement original de la pensée de Bataille du savoir au non-savoir de l'extrême du possible à l'impossible c'est-à-dire « *l'apparition encore sourde et tâtonnante, d'une forme de pensée où l'interrogation sur la limite se substitue à la recherche de la totalité et où le geste de la transgression remplace le mouvement des contradictions* » (Foucault, 1963, p. 767) :

« *Peut-être l'expérience de la transgression, dans le mouvement qui l'emporte vers toute nuit, met-elle au jour ce rapport de la finitude à l'être, ce moment de la limite que la pensée anthropologique, depuis Kant, ne désignait que de loin et de l'extérieur, dans le langage de la dialectique.* » (Foucault, 1963, p. 766)

Il faut d'ailleurs ici comme le fait remarquer Derrida (1967, p. 404) « *interpréter Bataille contre Bataille* » car celui-ci a parfois bien du mal à se départir de la dialectique hégélienne, par exemple quand il indique dans *L'Erotisme* (1957a, p. 39) que la transgression qui maintient les interdits représenterait l'*Aufhebung* hégélien.

Un autre exemple pourrait être donné avec le plan Marshall. Celui-ci peut apparaître, dans un premier temps selon l'économiste François Perroux, comme une remise en cause de l'intérêt isolé et un plan d'intérêt mondial correspondant à l'économie générale du don. Or dit Bataille, « *le jeu politique réel* » (*ibid.*, p. 171) n'est pas traité par François Perroux. C'est la crainte du communisme et de la guerre (et les retombées en termes d'achats de produits américains) qui amène les États-Unis à financer la reconstruction en Europe. C'est une façon pacifique de dépenser les excédents américains et cela amène à accroître le niveau de vie mondial y compris en URSS. C'est la menace que représente l'URSS et la tension qu'elle maintient dans le monde qui amène les USA à faire ce don. Cette tension est aussi le fait de l'agitation ouvrière à laquelle répond le plan Marshall pour accroître le niveau de vie occidental. La menace de guerre qui détruirait aussi les bases économiques du capitalisme est paradoxalement un facteur de paix :

« (...) *le paradoxe est porté à l'extrême du fait que la politique envisagée à partir de "l'économie internationale dominante" n'a*



*pour fin qu'un accroissement du niveau de vie mondial. C'est en un sens décevant et déprimant. Mais c'est le point de départ et la base, non l'achèvement, de la conscience de soi. » (Ibid., p. 177)*

La fin du texte est assez difficile. Cette *conscience de soi* est « *la pleine possession de l'intimité* », ce qui est contradictoire et aboutit au « *leurre* » car l'intimité ne peut être une chose qu'on possède. Une « *chose sacrée extériorise l'intimité : elle fait voir au dehors ce qui en vérité est au-dedans* » (*ibid.*, p. 178). La *conscience de soi* exige que plus rien ne passe dans l'ordre de l'intimité, c'est-à-dire la réduction du monde sacré à l'élément le plus opposé à la chose, sa réduction à la pure intimité qui est de l'ordre de l'émotion, du sentiment subjectif, comparable à une contemplation mystique. Mais cette contradiction entre l'idée que la *conscience de soi* exigerait que la croissance se traduise immédiatement en dépense c'est-à-dire que la conscience n'ait plus rien pour objet (le non-savoir) et le fait que la conscience cherche à saisir « *quelque chose, non le rien de la pure dépense* » (*ibid.*) est celle entre l'impossible et l'extrême du possible.

Dans l'ordre réel du plan Marshall, l'impossible, c'est la détente par l'augmentation des niveaux de vie que représenterait le don américain s'il était unilatéral – « *la mise en place de l'existence sociale (...) comparable [ou dernier acte] du passage de l'animal à l'homme* » (*ibid.*). La réalité, c'est un possible se rapprochant de l'impossible, une sorte de comédie de don qui est tout de même préférable à l'absence de don et à l'utilisation des excédents pour l'armement et la guerre. Mais cet objectif de « *la mise en place de l'existence sociale* » nous laisse dans l'univers du but et pas de la souveraineté. C'est pourquoi, cet extrême du possible appelle au fond le silence du non-savoir seul à même de ne pas trahir la vérité de l'impossible.

Là encore, comme avec le *potlatch*, mais dans le domaine politique des décisions à prendre, et plus seulement dans l'interprétation de phénomènes sociaux, l'impossible du non-savoir éclaire un possible souhaitable.

En résumé, nous pouvons dire que la pensée de Bataille constitue un apport pour les études organisationnelles d'un triple point de vue. Elle permet de révéler dans les situations de gestion les phénomènes hétérologiques, leur part muette ou maudite. Elle insiste sur la nécessité de rendre compte des émotions, des sentiments souvent impossibles à traduire par un langage discursif et pouvant nécessiter de faire appel à la poésie, à la littérature et à ses ressources métaphoriques. Elle cherche la mise en évidence des paradoxes, voire des apories qui résultent de la confrontation entre le possible et l'impossible, le non-savoir

représentant cet impossible de la pensée et le savoir essayant d'approcher cet impossible par un extrême du possible. Mais cet extrême du possible permet aussi de rendre compte des phénomènes historiques comme par exemple cette permanence dans toute l'histoire humaine d'une recherche d'une dépense pure.

L'ensemble des contributions de ce volume entre dans ce cadre, par-delà les différences de lecture de Bataille qu'elles comportent aussi. Il est certain que le livre est un appel à lire Bataille et à prolonger le recours à ses notions et à sa pensée pour comprendre et rendre compte d'autres situations de gestion (et plus largement de situations relevant des sciences humaines et sociales).